Générosité…

Al-Nida', 2 décembre 1947.

1 Je ne sais si ces nouvelles sont vraies, comme je le souhaite et comme je le crois, ou si elles ne le sont pas, comme le souhaitent les sceptiques et comme ils le croient.

2 Et qu'elles soient vraies ou non, elles suscitent en moi bien des réflexions, et suscitent dans mon cœur bien des sentiments, et me poussent à bien des pensées, tout comme elles me poussent à bien des rêves doux et torturants, qui, s'ils se vérifiaient, seraient les plus beaux des souhaits, et qui, s'ils ne se vérifiaient pas, m'auront du moins permis de vivre, un moment, des heures douces, comme voudrait le dire le poète ancien.

3 Et ces nouvelles concernent la générosité des généreux, la magnanimité des magnanimes, et le mécontentement des riches à l'égard de la richesse qui leur est accordée et de la fortune qui leur est envoyée ; et louange à Dieu, qui n'a pas créé tous les hommes avides d'argent, avares de ce qu'ils possèdent, ne gagnant aucune part de richesse sans chercher une part encore plus grande que celle qu'ils ont gagnée, ni n'obtenant aucune portion de fortune sans en désirer davantage que ce qu'ils ont obtenu.

4 Et pourtant, malgré tout ce qu'ils possèdent, tout ce qu'ils acquièrent, et toute la richesse qui s'accumule chez eux, ils ressemblent le plus à un rocher massif, dont le fond est trop profond pour être atteint, ou qui n'a point de fond du tout ; il ne cède rien de l'eau qui s'y dépose, quelle qu'en soit l'abondance, et quelle que soit la façon dont elle s'accumule couche sur couche, car le rocher est massif de tous côtés, n'offrant aucun espoir à quiconque rôde autour de lui, sinon qu'on le brise entièrement en morceaux.

5 Louange à Dieu, qui n'a pas créé tous les hommes avides à ce degré d'avidité, avares à ce degré d'avarice, mais a fait naître, parmi eux, de temps à autre, ceux qui ne haïssent pas la richesse, mais qui, pour autant, ne s'y consument pas, ne s'y ruinent pas, et n'en font pas une fin en soi, mais la prennent plutôt comme un moyen par lequel se rendre utile à soi-même, utile à sa famille, utile à ses proches et à ceux qu'il aime, et utile au plus grand nombre possible de gens, chaque fois qu'il lui est donné d'être utile au plus grand nombre possible de gens.

6 Ces hommes magnanimes et généreux sont une consolation face aux avides et aux avares ; ils font comprendre à votre âme que l'humanité n'est pas tout entière mauvaise, et que la vie des hommes peut bien être un désert stérile, désolé, d'une aridité extrême, mais qu'elle ne manque pas, pour autant, de l'oasis qui s'y dresse de temps à autre, offrant au voyageur que le voyage a fatigué et que l'effort a épuisé l'ombre et l'eau, le repos et le réconfort qui lui font oublier une partie de la peine qu'il a endurée, et l'aident à supporter l'effort qu'il rencontrera lorsqu'il reprendra sa marche à travers ce même désert aride et désolé ; et sans ces hommes magnanimes et généreux, l'humanité mériterait d'être haïe de la haine la plus féroce et la plus hideuse.

7 Et les hommes cherchent l'oasis où ils peuvent la trouver, et comme ils peuvent la trouver ; et c'est pourquoi ils cherchent la consolation où ils peuvent la trouver, et comme ils peuvent la trouver. Ils la cherchent autour d'eux, et s'ils n'y parviennent pas, ils poussent plus loin leur quête et la cherchent dans des régions lointaines et des lieux éloignés, et si la quête, parmi leurs contemporains proches ou lointains, les épuise sans succès, ils la cherchent dans les jours écoulés et les époques passées.

8 Le lecteur pourra supposer que j'exagère ou que j'amplifie, mais je lui assure qu'il n'en est rien ; j'ai simplement accueilli ces événements qui se produisent, ces calamités qui s'abattent, cette misère qui saisit la grande masse des Égyptiens dans toutes leurs provinces, et qui les approche de toutes parts, les préparant à la mort jusqu'à ce que certains d'entre eux lui soient livrés, puis s'emparant de ceux qui restent, poursuivant leur préparation à la mort, tantôt lentement, tantôt rapidement ; et je me suis mis à observer les riches autour de moi, et à observer leur attitude face à ce malheur qui a frappé, cette affliction accablante, cette terreur effroyable, ce tourment violent ; et je n'y ai vu qu'avidité et avarice, dureté de cœur, grossièreté de sentiments, rudesse de caractère, et trouble de conscience.

9 Et j'ai trouvé des gens qui donnent tout en haïssant de donner, et d'autres qui hésitent entre la générosité et l'avarice, puis finissent par préférer l'avarice après une longue hésitation et une réflexion continue, et d'autres encore qui ne donnent pas, n'hésitent pas, et ne réfléchissent pas, mais ignorent simplement les gens qui les entourent, ignorent la misère, la détresse, l'étroitesse et la mort qui les entourent, se bouchant les oreilles de leurs doigts afin de ne pas entendre, jetant un voile sur leurs yeux afin de ne pas voir, et mettant sur leur cœur des voiles et des

verrous afin que rien ne les atteigne qui y éveillerait un sentiment de solidarité, de sympathie, de miséricorde ou de compassion.

10 Les uns comme les autres se tournent vers leurs plaisirs, leurs intérêts, et leurs espoirs tels qu'ils se les imaginent, indifférents à l'idée de goûter leur plaisir tandis que les gens autour d'eux souffrent, nullement troublés de jouir du confort tandis que les gens autour d'eux avalent, par gorgées amères, la misère, la détresse et le tourment ; ils dansent sur les cadavres de leurs concitoyens, et se réjouissent de leur misère, et ne font aucune différence entre cette musique hideuse et détestable qui vient des plaintes des plaignants, des pleurs des pleureurs, des gémissements des malades, et du râle des agonisants, et cette autre musique qui leur parvient du jeu des musiciens, du souffle des joueurs de flûte, et de la danse des danseurs. Et ils ne voient aucun mal, lorsqu'ils se tournent vers leurs coupes débordantes et filtrées, à ce que leur mélange soit fait de ces larmes abondantes que personne ne voit et que personne ne ressent, parce qu'elles ne coulent pas des yeux des individus, mais coulent des yeux de l'Égypte tout entière.

11 Les larmes des individus peuvent être vues et peuvent être ressenties, si bien que ceux qui les voient et ceux qui les ressentent en sont oppressés ; mais les larmes des patries, des peuples, des générations, ne sont vues et ressenties que par ceux à qui a été accordée quelque mesure de tendresse de cœur, de pureté d'âme, de clarté de conscience, et de raffinement de caractère — et ceux-là, hélas, sont peu nombreux, plus rares même que rares.

12 J'ai accueilli tout cela, et j'ai observé les gens autour de moi pour voir comment ils se témoignent de la bonté les uns aux autres, comment ils se montrent de la compassion les uns envers les autres, et comment les gens aisés parmi eux se hâtent vers l'aide des nécessiteux, et je n'ai rien vu de quelque conséquence ; j'ai vu, au contraire, un peu de générosité et beaucoup de paroles, et une course vers la vantardise mensongère, accompagnée malgré tout d'un abandon précipité au plaisir vain et au luxe futile.

13 Et je ne sais pas si nos riches, malgré tout ce qu'ils possèdent, et malgré tout le revenu que leur rapportent leurs possessions, ont réussi à réunir, pour secourir les victimes de l'épidémie de choléra, cent mille livres ; et je pense qu'ils en restent extrêmement loin, et je ne crois pas qu'ils l'atteindront ou s'en approcheront, alors qu'ils ont déjà commencé à oublier l'épidémie, s'en étant crus protégés — si tant est que les

hommes puissent se croire protégés de telles choses — et après que le ministère de la Santé leur a assuré que l'épidémie était sur le point de disparaître.

14 Aucun d'eux ne s'est dit — et il n'est pas à espérer qu'aucun d'eux se le dise — que l'épidémie a arraché, à bien des familles, les hommes qui les faisaient vivre, et les a réduites à un dénuement impossible même à imaginer, et plus encore à décrire, et qu'il est le droit de ces familles, premièrement, de simplement vivre ; deuxièmement, de trouver dans la compassion de leurs concitoyens quelque consolation au malheur qui les a frappées ; et troisièmement, de sentir qu'elles sont des familles nobles au sein d'une patrie noble.

15 Rien de tout cela — et il n'est pas à espérer que quoi que ce soit de tout cela — n'a traversé l'esprit d'aucun d'entre eux, parce qu'ils sont trop occupés pour s'accorder ces réflexions, occupés plutôt à amasser l'argent sur l'argent, et les richesses sur les richesses, et des plaisirs dont ils ne se détournent les uns que pour se tourner vers les autres, et dont ils ne se reposent que pour reprendre leur dévotion à leur égard et s'y plonger plus avant.

16 Et il n'a pas non plus traversé l'esprit d'aucun d'entre eux — et il n'est pas à espérer que cela traverse l'esprit d'aucun d'entre eux — que la misère des misérables et le dénuement des démunis apporte le déshonneur moins à eux-mêmes qu'à toute leur patrie, et à ceux que les circonstances ont permis de devenir le visage même de cette patrie, qui rencontrent l'étranger lorsqu'il vient en Égypte, et recherchent l'étranger lorsqu'il n'y vient pas, et entendent de lui — qu'ils le veuillent ou non — des propos sur l'épidémie et ses victimes, sans ressentir aucune honte pour eux-mêmes, ni aucune honte pour leur patrie, ni aucune honte que cette génération d'Égyptiens soit marquée, aux yeux de l'étranger, de cet égoïsme détestable qui rabaisse celui qui le possède et le rend digne de mépris et de dédain, honoré par qui l'honore seulement dans la mesure où on peut l'utiliser comme moyen à son propre avantage et à la satisfaction de ses propres désirs.

17 Quel mal y a-t-il à dire tout cela ?! J'ai vu tout cela, et j'en ai été oppressé ; et je me suis trouvé entre deux choix : soit haïr la vie et les vivants, et renier ma patrie et mes concitoyens, soit chercher la consolation où je peux la chercher, et comme je peux la chercher, dans l'espoir que l'épreuve se dissipe, et dans l'espoir de pouvoir — après un temps court ou long — revenir à cette génération d'Égyptiens

contemporains, et à leurs riches en particulier, et leur parler et les entendre, sans trouver en moi cette douleur cuisante, cette répulsion détestable.

18 Vers l'histoire, donc, et vers les récits des anciens ! Car nos contemporains ont rempli nos cœurs de désespoir et nos âmes de découragement, abandonnons-les donc, et émigrons dans le temps, puisque l'émigration dans l'espace ne nous est pas accordée, et regardons les récits de ces époques anciennes — qu'ils soient vrais ou non — car s'ils sont vrais, ils seront pour nous une consolation, et s'ils ne le sont pas, ils nous auront du moins permis de rêver d'une génération d'hommes où l'on ne serait ni esclave de l'argent ni serf de la fortune, mais où l'argent, au contraire, serait l'esclave de son propriétaire, et où la richesse serait un moyen d'assister l'affligé, de secourir le désespéré, et de sauver le démuni, puis d'accéder à ce doux sentiment de préférer autrui à soi-même que trouve l'homme noble lorsqu'il sent qu'il a assisté un affligé, secouru un désespéré, sauvé un démuni, été loyal envers un ami, et qu'il a disposé de sa richesse, sans laisser sa richesse disposer de lui.

19 Vers l'histoire, donc, afin d'oublier l'époque dans laquelle nous vivons, et vers les récits des anciens, afin de nous consoler de la conduite des modernes.

20 Vous pouvez me croire ou non, comme il vous plaira, car cela ne m'importe en rien ; mais vous pouvez lire, en tout cas, que je me suis arrêté longuement, très longuement, sur certains de ces récits qui nous sont rapportés des anciens parmi les hommes de générosité et de munificence — sur cette histoire que l'on raconte d'Uthman, que Dieu lui fasse miséricorde, du temps où les habitants de Médine souffrirent de la sécheresse aux jours d'Abou Bakr, jusqu'à ce que les prix montent, et que les pauvres et les gens de condition moyenne ne trouvent plus rien à manger, lorsque, au milieu de tout cela, une caravane appartenant à Uthman arriva, chargée de nombreux biens venus de Syrie, et les marchands se hâtèrent vers lui, voulant lui acheter sa marchandise afin d'en faciliter l'accès au peuple, et se mirent à marchander avec lui jusqu'à lui offrir un prix égal à quatre fois sa valeur, mais il refusa de vendre à moins qu'ils ne pussent lui verser dix fois cette valeur ; et lorsqu'ils se montrèrent incapables de le faire, il leur apprit que Dieu lui avait promis dix fois ce montant s'il en faisait l'aumône, puis leur déclara qu'il préférait ce commerce au leur, et préférait la récompense de Dieu à leur argent, et que cette marchandise qui était la sienne était une

aumône pour les musulmans.

21 Oui ; et je me suis arrêté longuement, très longuement, sur un autre homme parmi les compagnons du Prophète, Talha ibn Ubayd Allah, que Dieu lui fasse miséricorde. Son épouse entra un jour chez lui et le trouva soucieux et triste, et lorsqu'elle l'interrogea à ce sujet, avec douceur et tendresse, il lui apprit qu'une grande somme d'argent lui était parvenue, et qu'il s'en inquiétait, ne sachant qu'en faire ; et son épouse ne dit rien de plus, en souriant, que : « Partage-la ! » Il dit : « Oui » ; puis il partagea cette somme entre ses proches, ceux qu'il aimait, et les musulmans dans le besoin, et passa cette nuit-là dans le bonheur ; et cette somme était de quatre cents mille dirhams !

22 Oui ; et je m'arrête longuement, très longuement, sur Talha lui-même, lorsqu'il vendit une terre qui lui appartenait, et que le prix lui en fut versé — sept cents mille dirhams — et lorsqu'il eut rassemblé cet argent dans sa maison, il réfléchit brièvement puis dit : « Un homme qui passe le soir avec cet argent en sa possession, sans savoir ce que le destin lui réserve du décret de Dieu, est bien un homme abusé ! » Puis il donna l'ordre, et cette somme fut partagée entre ses proches, ceux qu'il aimait, et les musulmans dans le besoin, et il ne dormit pas avant de l'avoir dépensée jusqu'au dernier dirham.

23 Et le plus étrange est que cette dépense, malgré son abondance et sa constance, ne réduisit jamais Talha à la pauvreté, ni à rien qui y ressemblât ; car Dieu a promis aux riches, lorsqu'ils dépensent dans la voie de la charité avec sincérité, ne recherchant ni ostentation, ni renommée, ni hypocrisie, de leur rendre ce qu'ils ont dépensé — et de fait, Talha fut tué le jour du Chameau, et sa fortune, après sa mort, connut bien des vicissitudes, mais ses héritiers, malgré tout cela, se partagèrent entre eux trente millions de dirhams !

24 Si seulement nos riches pouvaient réfléchir qu'ils peuvent dépenser, sincèrement et sans hypocrisie ni feinte, sur le superflu de leur fortune, sans que cette dépense leur coûte quoi que ce soit de véritablement sérieux ! Si seulement nos riches pouvaient croire en la promesse de Dieu, ou mettre cette promesse à l'épreuve ! Si seulement ils dépensaient sincèrement, sans feinte, pour découvrir si Dieu leur rendrait ce qu'ils auraient dépensé !

25 Mais hélas ! Il n'y a point de chemin vers cela ; car nos riches ne lisent pas, et s'ils lisent, ils ne croient pas, et s'ils croient, ils ne prennent pas le risque ; et il leur est plus facile de risquer des milliers dans un

cercle de jeu ou sur un champ de courses que de risquer des milliers sur quelque voie de charité, pour découvrir seulement si la promesse de Dieu à leur égard se vérifierait ou non !

26 Et ce qui remplit les cœurs de colère et les âmes d'angoisse, c'est que les gouvernements voient ce qu'ils voient de l'avidité des riches, de leur avarice, et de leurs manquements, et pourtant ne se permettent pas d'imposer les taxes qui leur permettraient d'assister l'affligé, de secourir le désespéré, et de sauver le démuni ; et quand Dieu veut du mal à un peuple, nul ne saurait le détourner.

27 Croyez-moi, le plus grand bien pour l'homme résolu et cultivé est de fuir, avec son cœur, son esprit et sa conscience, cette génération ; et s'il ne peut fuir vers un autre pays, qu'il fuie, à tout le moins, vers une autre époque de l'histoire.